

**AIMER C'EST DÉJÀ MÉSUTILISER
ÉTHIQUE, AMOUR ET PSYCHOTHÉRAPIE
MICHEL HELLER¹**

Aimer quelqu'un s'est lui demander de vous aimer inconditionnellement. Autrement dit, c'est aimer aimer et être aimé plus qu'aimer une personne. Pour que dure un tel amour, nous sommes parfois capables d'aller jusqu'au meurtre de l'être aimé.

La mésutilisation de l'autre est l'agression minimum dans un amour passionné. Depuis Freud, les psychothérapeutes se sont évertués de montrer qu'un amour comme celui de Roméo et Juliette est non seulement une auto-destruction et une destruction, mais aussi une folie.

PREMIÈRE PARTIE : LA MÉSUTILISATION COMME 'MISSBRAUCH'	2
I : comment définir l'abus de façon claire et explicite ?	2
II : l'abus sexuel est la principale forme d'abus en psychothérapie ?	3
III : la machinerie sociale deviens-t'elle un bruit lointain dans une pratique de psychothérapie ?	3
IV : Trop de véritées inondent la conscience	4
DEUXIÈME PARTIE : POURQUOI AUCUN MOT POUR DESIGNER LE CONTRAIRE DE 'MÉSUTILISER' ?	6
I : notre éthique est en fait un mélange de critères hétérogènes	6
II : le plaisir face à la souffrance	6
III : aimer est la recherche d'une forme de raisonance entre organismes	8
TROISIÈME PARTIE : LA SOLIDARITÉ COMME BASE D'UNE BONNE UTILISATION MUTUELLE ET PAR SOI-MÊME	11
I : la solidarité pour renforcer un sentiment éthique en devenir	11
II : des mageurs d'huîtres solidaires	12
III : chacun est différent des autres, à chacun de trouver autour de lui une façon aussi constructive que possible de se recalibrer	14
CONCLUSION	16
BIBLIOGRAPHIE	17

1. Conférence donnée au colloque de l'association de psychologie biodynamique allemande, organisé par Hanna Schutz, Pentecôte 1991, près de Hamburg. Publication allemande : Heller, Michel (1993). *Lieben heisst bereits missbrauchen, Dialog*: 31-56. Publication française: *Psychologie Biodynamique: Journal Interne*, 27, Mars 1992: 33-51. J'ai corrigé le Français en Novembre 2016, tout en essayant de respecter ma manière de penser en 1991.

PREMIÈRE PARTIE : LA MÉSUTILISATION COMME 'MISSBRAUCH'²

I : comment définir l'abus de façon claire et explicite ?

Demandez à un enfant de vous montrer des tables. Il le fera. Sans hésiter. Sans se tromper : des tables basses, des tables au plateau concave, des tables au plateau penché, des tables sans pieds au plateau suspendu, des tables à un pied... Demandez à un adulte une définition du mot table. Une définition qui inclut toutes les tables et exclut les tabourets, les chaises, les lits... il en sera incapable. Essayez.

Un mot relie des exemples concrets dans une classe commune, à partir d'algorithmes probablement situés dans l'inconscient, puisque généralement trop complexe pour être accessible au conscient. Le conscient cherche à se faire une idée de cet algorithme en générant une ou plusieurs définitions du mot table basées sur des exemples. La configuration du signifié « table » est soumise aux limites de la pensée consciente explicite (Deleuze 1981) : elle exclue toujours certains types de tables, sans pouvoir exclure des tabourets, des arcs de triomphe, ou des trépièdes.

Voilà pourquoi je n'arrive pas à comprendre pourquoi des gens comme des psychothérapeutes s'entêtent à baser leurs discussions sur des définitions explicites. Ce colloque est centré sur le mot 'missbrauch' tel qu'il se manifeste en psychothérapie. Ce mot désigne, si je l'ai bien compris, l'abus, la mésutilisation de soi par d'autres. Les situations évoquées dans ce colloque montrent bien de quoi nous parlons : des abus liés à la sexualité et à la violence. Un enfant enfermé dans une cave pendant des années, parce qu'arriéré mental. Un père offre sa fille à un collègue avec l'espoir que celui-ci acceptera ensuite plus facilement une affaire. Une mère bat son fils pour faire réagir son mari. Un psychiatre fait l'amour avec une actrice qui est sa cliente, pendant les séances qu'elle doit payer, et il lui demande de n'en parler à personne.

'Missbrauch' : une certaine façon d'être mésutilisé par le besoin d'autrui sans que mon besoin soit consulté. Autrement dit, il est même possible que d'autres me mésutilisent en me demandant de faire ce que j'ai envie de faire. Voilà un des nœuds du problème. J'ai envie de faire ce qu'ils me demandent de faire... mais en fait, de leur point de vue, mon enthousiasme ne fait que leur faciliter les choses, et peut me mener à une catastrophe personnelle sans que je m'en rende compte. Si je n'avais pas voulu suivre la pente sur laquelle ils me poussaient, ils auraient cherché d'autres moyens pour me faire prendre le chemin que je crois suivre en toute indépendance, ou auraient trouvé une autre victime consentante. Leur victime se réveillera un jour dans un cadre qu'elle sera incapable d'intégrer et d'assumer. Ce qui explique pourquoi, souvent, la victime se culpabilise, se croit fautive et ne se rend pas compte que d'autres mériteraient l'agressivité qu'elle s'adresse. Dans certains cas, la victime croit s'être mésutilisée de façon automatique et spontanée.

Je ne peux être mésutilisé que si l'autre en a le pouvoir, et que s'il utilise ce pouvoir sans tenir compte des limites de mon système de régulation. Une voiture est mésutilisée si le conducteur change de vitesse n'importe comment... ce qui ne l'empêchera pas de rouler pendant pas mal de kilomètres avant

de
brusquement
cra-
quer.

Exemples de gens mésutilisés :

"Je suis venu voir un psychiatre pour comprendre pourquoi je n'arrive pas à avoir une relation constructive avec un homme", se dit l'actrice... " ; et me voilà en train de vivre une histoire au moins aussi compliquée que les précédentes". Elle est maintenant dépendante d'un psychiatre avec qui elle ne peut faire qu'une chose pendant ses séances : faire l'amour.

² Il s'agit de la traduction d'une conférence faite en Allemagne dans un allemand précaire, avec l'aide de Hanna Schütz. D'où l'emploi du terme missbrauch, et de l'exploration du terme gutbrauch.

L'enfant comprend que maman le frappe après une grosse bêtise. « Mais ce matin, j'ai beau chercher, je n'ai presque rien fait. Et voilà qu'elle me bat comme plâtre juste avant que papa ne parte pour le travail. » Sa mère veut que son mari se sente coupable d'aller travailler alors qu'elle reste seule à la maison avec son enfant.

Ce qui précède cerne certaines facettes de l'algorithme qui relie certaines situations au mot 'missbrauch', mais recouvre en fait une région sémantique trop large. Cette région est en partie désignée par des mots au sens plus 'fort' (assassiner, violer, emprisonner), au sens plus 'faible' (manipuler, embêter), ou parallèles (exploiter, réprimer, éduquer, soigner, légiférer...). J'ai remarqué, au cours de ce colloque comme en d'autres occasions similaires, que toutes tentatives de réfléchir à partir du mot 'abus' attirent tant de sens sans cesse plus subtils, que nos sens en deviennent exacerbés. Nous voilà en train de repenser notre enfance, notre école, notre psychothérapie sous l'angle de l'abus... ce qui est toujours possible. D'autres se demandent si, ces dernières années, ils n'ont pas passé leur temps à mésutiliser leurs clients. Il est souvent bon de remettre en question ce que l'on a reçu, ce que l'on a fait. Mais jamais dans le registre de la culpabilisation, de la paranoïa, du déprimant. Il importe donc, dans un premier temps, de séparer la sémantique de notre sujet de ces sens plus forts, plus faibles, ou parallèles... afin d'empêcher cette diffusion de sens qui réveille l'irrationnel de n'importe quel groupe.

II : l'abus sexuel est la principale forme d'abus en psychothérapie ?

À chaque colloque, en France, dès que nous ouvrons une discussion sur l'abus en psychothérapie, la discussion se focalise sur l'abus sexuel en psychothérapie. Nous sommes toujours tous d'accord que 'ce n'est pas bien'. Certaines conférences et discussions de ce colloque reprennent ce thème, partant des mêmes conclusions que toujours. En faite, très vite, le dialogue n'essaye plus de comprendre. Elle devient un débat passionné, des prises de position tumultueuses et des témoignages dramatiques. Il devient alors impossible de discuter des autres formes d'abus qui existent aussi en psychothérapie. Le passage à l'acte sexuel devient l'arbre qui cache la forêt.

Pourquoi organisez-vous ce colloque sur la mésutilisation d'individus par d'autres individus ? Tout ce que vous en dites, vous le saviez déjà. Je n'entends ici que les habituelles réactions horrifiées provoquées par un listing de phénomènes effectivement horribles et véridiques. Je sais à l'avance que toutes ces déclarations sur ce que devraient être les hommes, les parents, et les psychothérapeutes ne changeront rien à ce qui se passe. Pourquoi notre discours sur ce sujet a-t-il si peu d'emprise sur ce qui se passe ? Et quelle est cette charge fébrile qui s'empare de nous chaque fois que nous abordons ce thème ?

III : la machinerie sociale devient-elle un bruit lointain dans une pratique de psychothérapie ?

Il arrive souvent, en cours de processus psychothérapeutique, qu'une personne se rende soudain compte, à tort ou à raison, qu'elle est abusée depuis longtemps. Ce thème nous touche tous. Je dis cela sans avoir besoin d'élargir le sens courant du mot 'missbrauch'.

Mais il y a plus.

La presse parle généralement d'abus en se référant au pouvoir des parents sur l'enfant, de l'homme sur la femme, du psychothérapeute sur la patiente. Comme si ni l'enfant sur ses parents, ni la femme sur l'homme, ni le client sur son thérapeute n'avaient de pouvoir.

Une chose que j'ai apprise lors de mes cours avec Jean Piaget : dès qu'un chercheur découvre une influence d'A sur B, il peut s'attendre à ce qu'il en existe une autre, pas forcément réciproque, allant de B à A. Un stimulus déclenche une réponse qui influence automatiquement son stimulus, par rétroaction. Dans le contexte culturel qui est le nôtre, avec son exploitation de l'imagerie sexuelle, comment voulez-vous qu'une jolie actrice entre dans le cabinet d'un psychothérapeute sans que les limites de celui-ci (homme ou femme) ne soient immédiatement ébranlées ? Pourquoi croyez-vous que nous insistions tellement sur la nécessité d'avoir

un superviseur ? Est-ce que vous croyez que la venue d'un nouveau-né infirme ne traumatise pas ses parents ?

Sociologiquement le psychothérapeute peut souvent être situé entre la petite et la moyenne bourgeoisie. Le client, lui, vient de milieux fort divers. Se contenter d'analyser la relation de pouvoir propre au cadre d'une psychothérapie sous l'angle du modèle parent/enfant me semble un peu court : irrespectueux pour le client, arrogant et masochiste de la part des psychothérapeutes... ce qui justement est une des caractéristiques des idéologies qui dominent la petite bourgeoisie (comme le rousseauisme).

La dynamique du pouvoir au sein d'une relation thérapeutique (ou d'une famille) ne peut être comprise que si nous pensons qu'elle s'insère dans la dynamique des enjeux sociaux de cette interaction. Il est par conséquent inévitable qu'un cadre thérapeutique devienne une scène où se répètent des situations de mésutilisation générées par notre culture. Le psychothérapeute (surtout quand il est aussi psychiatre) ne peut souvent pas faire plus que jouer à la victime des demandes qu'entraînent le système de la santé, et les divers rites gérant le respect dans un milieu donné. Le psychiatre est souvent soumis à plus d'exigences institutionnelles que le psychologue dans le cadre d'une pratique privée.

Les mécanismes sociaux qui engendrent des situations d'abus des citoyens (de tous les âges, dans tous les milieux) sont d'immenses machines aux rouages innombrables, d'une complexité que nous sommes incapables d'appréhender. Ces machines engendrent des courants puissants dans les profondeurs de la psyché humaine, qui agissent par le truchement de nos comportements sans que nous puissions en être toujours conscients ; et même alors sans que nous puissions faire autrement que de les suivre. Toutes les estimations (les chiffres officiels sont considérés en dessous de la réalité) montrent qu'un quart des populations en Europe capitaliste (je ne connais pas les chiffres pour d'autres populations) est impliqué dans des abus (un quart des psychiatres abusent de leurs patients, un quart des parents abusent de leurs enfants sexuellement ou par violence, un quart des hommes ont violé). Dans la plupart des cas, ce sont surtout des hommes qui abusent de femmes, éventuellement d'autres hommes. Le cas de femmes abusant de façon avérée des hommes est moins fréquent, mais existe. Nous avons bien à faire à un sous-ensemble des mécanismes de violences sociales fortement connotées par une mythologie de la virilité.

Face à de telles forces, le psychothérapeute a peut-être acquis la capacité de demeurer plus lucide que d'autres, mais comment voulez-vous que cela suffise ?

Aussi, sa pratique n'est-elle souvent, bien malgré lui, qu'un régulateur de plus, rajouté aux structures qui engendrent les violences qui animent l'histoire de notre monde. Tout au plus peut-on espérer que nos pratiques sont aussi - parce qu'associées à d'autres forces sociales - un havre de paix dans lequel certains peuvent prendre le temps de mieux comprendre, de reprendre des forces, et même de se réparer en partie. Mais ce moment d'arrêt n'aide-t-il pas souvent les gens à se rejeter dans les mêmes batailles qu'avant avec une ardeur renouvelée ?

IV : Trop de vérités inondent la conscience

Je connais beaucoup de parents pour qui l'arrivée d'un enfant est, en gros, un heureux événement. Mais pour de nombreux autres parents, une naissance - pas forcément voulue, ou désirée d'une façon irréaliste - est ressentie comme un viol. L'accouchement a été douloureux et les médecins n'ont pas toujours été à la hauteur de la situation. Les parents ne peuvent plus voir leurs amis comme 'avant'. Ils ne peuvent plus dormir tranquillement. Le foyer coûte plus cher, ils ne peuvent plus s'offrir autant de choses qu'avant. Une mère abandonne sa carrière, le mari doit travailler plus dur, ils ne se voient plus. Une femme renonce à sa sexualité pour devenir une mère dévouée. Le mari se sent rejeté par la fusion mère-enfant, et revit les jalousies engendrées par la naissance de son petit frère.

Ce n'est bien sûr par l'enfant, en tant que personne, qui mésutilise ses parents, mais la vie qu'il irradie. Souvent un bébé, c'est trop de vie qui soudain fait irruption dans la vie des parents. Une vie qui les sollicite sans leur demander leur avis, sans tenir compte de leurs limites.

Cette vie viole surtout quand que les structures sociales n'offrent aucune échappatoire. La petite famille enferme parents biologiques et enfants dans un face à face sans fin, cachés par les murs d'un appartement. Cette situation est invivable s'il n'existe pas un apport extérieur, et des possibilités pour s'aérer l'esprit. Pourtant tel est le cadre recommandé aux couples d'aujourd'hui, surtout lorsqu'un couple ne connaît presque personne là où les aléas de la vie l'ont installé. Si la situation se détériore - et cela semble arriver dans au moins 30% des foyers - les psychothérapeutes deviennent complices de ce système lorsqu'ils expliquent ce qui se passe uniquement à partir de diagnostics psychodynamiques, ou systémiques. Sur le plan éthique, une telle proposition revient à suggérer que les psychés les mieux adaptées à la petite famille sont plus saines que celles qui n'arrivent pas à s'y accommoder, et que les psychothérapeutes devraient pouvoir proposer des méthodes qui permettent à tous de vivre de façon confortable dans un petit clan. Ne pas supporter la vie en petite famille serait un symptôme psychiatrique.

Les recherches actuelles en ethnopsychiatrie montrent assez bien de quoi je parle. Prenons une famille sénégalaise, habituée à vivre en tribu. Elle débarque à Paris. Les parents biologiques et leurs enfants vivent dans une pièce près de Saint-Germain, les grands-parents vivent en banlieue, une tante à la Défense. Les parents se retrouvent trop souvent seuls avec leurs enfants. Ils n'ont pas appris à gérer cette situation. Profondément déprimés, ils sont pris en charge par les services sociaux puis psychiatriques. Face à une telle crise, le thérapeute n'a pas les moyens de savoir d'emblée si cette dépression est due à des facteurs génétiques, à des anxiétés liées au système psychique, ou à des facteurs sociaux et/ou culturels. Parfois ces trois types de causes s'entremêlent. ⁽³⁾ Il faut avoir le temps d'enquêter. Si la référence tribale apparaît automatiquement dans la pensée d'un psychothérapeute français quand il rencontre cette famille, il oublie peut-être qu'en Europe, il existe aussi la notion de grande famille dans certains milieux ruraux, ou claniques dans l'aristocratie.

Il me semble important que notre travail ne cautionne pas la petite famille en laissant croire que les nombreux drames qu'elle engendre sont uniquement dus à des psychoses, des blessures narcissiques, des traumatismes, ou d'autres troubles de ce genre. Ce serait non seulement faux, mais en l'état actuel des choses, irresponsable, voir criminel. Il reste encore à trouver des modalités culturelles qui peuvent permettre à une personne qui a des prédispositions génétiques au mal-être de trouver les formes de soutiens dont elles ont besoin. (Heller 1987, p. 72 - 73 ; Schurmans 1988)

Ce vers quoi je vais, est la position suivante : en finir avec l'amalgame parents - thérapeutes, car manifestement cet amalgame nous enferme dans des discussions improductives. Il est clair, pour moi, qu'un parent ne doit pas torturer ses enfants ou faire l'amour avec eux, qu'un homme ne doit pas violenter sa femme, qu'un psychothérapeute ne doit ni faire l'amour avec ses clients ni exploiter financièrement ses ex-clients. Je crois que nous avons assez de cas pour justifier cette position, et je déplore que notre légendaire discrétion nous empêche de les publier. Il est aussi clair qu'une femme n'est pas une enfant, qu'un client n'est ni un homme, ni une femme, ni un enfant et qu'il existe des entrecroisements entre ces catégories. "Everybody knows..." chante Leonard Cohen (1988).

Je ne vois pas pourquoi nous passons autant d'heures à répéter cela, et à nous définir comme 'bons' face à des 'mauvais' qui ne sont jamais - dit-on - dans la salle... au lieu de chercher à comprendre des situations manifestement trop complexes pour les modèles que nous avons actuellement à notre disposition. Les discussions qui amalgament parents et thérapeutes sont souvent des débats qui évoquent des êtres virtuels idéalisés, qui - s'ils sont sains - prennent automatiquement une position éthique et s'y conforment. Il n'y a qu'à voir le mal que des gens ont à changer des habitudes comme fumer, pour se rendre compte du côté illusoire de cette position. Ces discussions me semblent souvent être le fruit de paresse intellectuelle (moraliser au lieu de comprendre), et d'un besoin de se rassurer. Car quitter l'homme tel qu'il devrait être, pour s'attaquer à l'homme tel qu'il est, demande une énergie

³. Dans son étude sur la dépression en Chine, Kleinman (1986) montre très bien comment les circonstances de la vie génèrent des crises de dépression, comment traits personnels et circonstances s'entremêlent.

considérable. Et c'est cette énergie que je cherche constamment à mobiliser en moi, et autour de moi.

DEUXIÈME PARTIE : POURQUOI AUCUN MOT POUR DESIGNER LE CONTRAIRE DE 'MÉSUTILISER' ?

I : notre éthique est en fait un mélange de critères hétérogènes⁴

Dans *Guerre et Paix*, puis dans *Anna Karénine*, Tolstoï décrit la naissance de son aîné comme un choc traumatique, comme une irruption massive de vie. Les parents ne peuvent pas ne pas être surpris par la profondeur de leurs réactions. Dans *Guerre et Paix*, il montre qu'une mère peut mourir d'accoucher. Nous avons appris, en tant que psychothérapeutes, que d'autres peuvent réagir à la naissance par une profonde dépression ou l'éclatement d'une psychose... et souvent avec amour.

Il y a une certaine proportion entre ce que nous mettons dans une relation, et ce que nous pouvons en tirer... positivement aussi bien que négativement. Pendant l'accouchement, mère et enfant ont un dialogue qui peut osciller, pour tous deux, entre la vie et la mort. Entre psychothérapeute et client, le dialogue peut osciller entre folie et bonheur, entre fusion et altruisme, entre désir de meurtre et martyre. (Heller 1997)

Ces dernières années j'ai beaucoup voyagé, professionnellement, ce qui m'a permis de rencontrer un grand nombre de collègues. J'ai pu constater que chez nous aussi il y a des heureux/malheureux, honnêtes/malhonnêtes, efficaces/inefficaces... et que ces polarités s'entrecroisent de façons fort variées en chaque individu. J'ai quand même été frappé par le nombre de psychothérapeutes honnêtes et efficaces qui vivent une vie solitaire, presque asexuée, trouvant peu de support dans leur vie privée et dans leur travail... alors que certains de leurs clients ont bénéficié du processus qu'ils avaient entrepris.

Toutes sortes d'explications plausibles me viennent spontanément à l'esprit : ce sont souvent les cordonniers qui sont le plus mal chaussés ; ce sont ceux qui n'ont pas terminé leur thérapie ; ce sont ceux qui n'ont pas bénéficié de leur thérapie. Je m'interroge aussi sur les psychothérapies qui débouchent sur une formation en psychothérapie, comme si c'était la dernière cartouche du psychothérapeute-formateur. Trop souvent certains groupes de formations sont surtout remplis par d'anciens clients. Ces thèmes, et bien d'autres encore du même acabit, mènent notamment à la question de savoir jusqu'à quel point notre profession nous mésutilise. Je prends ici le mot dans son sens littéral de mauvaise-utilisation.

Cette question devrait sans doute être posée dans toutes les professions. Dans un précédent article (Heller 1989), je l'ai ouverte à propos des psychothérapeutes contactant le corps, et entends poursuivre ici cette exploration ; avec l'idée qu'en apprenant sur nous-mêmes d'abord, nous pourrions ensuite mieux comprendre un mot oublié dans ce colloque : ce que c'est que 'bien-utiliser' autrui, et comment se faire 'bien-utiliser'.

II : le plaisir face à la souffrance

On m'a demandé de donner une conférence en allemand. À la maison, mes parents parlaient allemand quand ils ne voulaient pas que je comprenne quelque chose. Aussi, pour moi, apprendre l'allemand aurait été commettre une indiscretion. À l'école j'étais dernier de classe en allemand. Depuis, les cours de formation que j'ai donnés en Allemagne m'ont appris à patauger allègrement dans cette langue. Je prenais toutefois la précaution de focaliser la

⁴ Philippe Rochat m'a montré que la phrase « Hitler est végétarien » mêle des notions liées au mal et au bien qui empêchent un jugement cohérent (discussions provées, octobre 2016).

matière de mes cours sur des phénomènes non verbaux. Jamais je n'avais pris le risque de donner une conférence en allemand, comme aujourd'hui⁵.

Prudent, dans la lettre que j'écrivis aux organisateurs de ce colloque, je demandais le soutien d'une demi-douzaine d'huîtres. Arrivé là-bas, je demande aux organisateurs des nouvelles de mes huîtres : « oui, nous avons bien lu ta lettre... oui, j'ai bien lu cette phrase... mais c'était une blague, n'est-ce pas ? ...tu parlais d'huîtres symboliques, non ? Si tu veux faire une démonstration avec quelqu'un qui fait l'huître, je suis sûr que tu trouveras des volontaires... »

Bref, pas d'huîtres.

Pour ceux qui connaissent mal le jargon de la psychologie biodynamique, je précise que nous utilisons souvent un vocabulaire particulier ('jelly fish' pour désigner des exercices respiratoires, 'sunny river' ou 'roaring lions' pour désigner des bruits du ventre, 'stone' ou 'sunshine' pour désigner des tournures d'esprit...), mais qu'huître n'a jamais fait partie de notre dialecte.

Je comptais sur ces huîtres pour pallier mon mauvais allemand, et exprimer certaines de mes idées sur un mode plutôt théâtral :

Par exemple, je voulais évoquer un type de thérapeute reichien rigide qui existe encore. Son client est une huître. Le thérapeute pose des questions. L'huître ne dit rien. Le thérapeute demande, puis exige que son client s'exprime. L'huître ne bouge pas. Le thérapeute en gueule son client. L'huître ne bouge pas. Alors le thérapeute prend une lame (un massage bien profond) et ouvre l'huître d'un coup sec. Apparaît alors, merveilleusement belle, baignant encore dans les liquides amniotiques d'une mer océane, l'âme du client. Quelque chose de tendre, de frais, de pur, plein de saveurs mystérieuses... Le thérapeute ne peut s'empêcher de prendre le coquillage ouvert, de déverser le contenu sur sa langue, et laisse déjà l'eau saline humecter le fond de la gorge pendant que la chair de l'huître tremble encore contre une joue.

Je voulais aussi parodier certaines personnes formées Gerda Boyesen. Le client est une huître. Le thérapeute pose des questions. L'huître ne dit rien. Le thérapeute demande que son client s'exprime. L'huître ne bouge pas. Le thérapeute essaye de faire ami avec la coquille en la caressant tout gentiment. L'huître ne bouge pas. Le thérapeute prend l'huître dans ses bras, et la berce en lui montrant qu'il comprend très bien pourquoi elle est si méfiante. L'huître ne bouge pas. Alors le thérapeute prend une lame (un massage bien profond) et ouvre l'huître d'un coup sec. Ayant attendu plus longtemps que le thérapeute reichien, et par conséquent plus impatient, ce thérapeute se rue sur ce qui apparaît alors, laissant le tout s'écouler du bout de la langue jusqu'à l'estomac, où une sensation délicieuse marque l'entrée de l'huître dans les doux bercements du péristaltisme.

Un thérapeute encourage une huître à sécréter une perle... pourquoi ? Pour qui ? Dans une thérapie de groupe la partie tendre qui apparaît une fois l'huître ouverte et montrée à tous comme la preuve que celui qui anime le groupe est un thérapeute efficace.

Le thérapeute aide l'huître à défendre son bien contre la convoitise des joailliers, même quand elle s'ouvre... puis il pose le mollusque dans l'aquarium de sa salle d'attente.

Comme vous le voyez, avec des huîtres nous pourrions évoquer pas mal de situations cocasses liées à des pratiques plus ou moins courantes de mésutilisation des clients. Mais les huîtres évoquent aussi un personnage que l'on oublie trop souvent : le mangeur d'huîtres. Des mangeurs d'huîtres, il y en a de toutes sortes :

⁵ Cette conférence a été enregistrée. Effectivement, isolée de mes gestes mon allemand était proche de l'incompréhensible. Je donnais mes cours en anglais, et les auditeurs qui étaient dans la salle étaient sans doute heureux de me voir essayer de parler Allemand.

Le consommateur de romans : Plus une histoire décrit les affres de l'âme avec minutie, plus il aime. Et s'il apprend dans l'introduction d'un ouvrage comme *Les Souffrances du Jeune Werther* de Goethe, que le héros est en fait l'auteur, et que ce qu'il lira a effectivement déchiré des cœurs en chair et en os... il salive.

L'amateur de tragédies : Plus une histoire d'amour évoque de souffrances, plus elle engendre de morts, plus il est touché, plus l'œuvre a de succès. L'influence de cette masse silencieuse est facilement mise en évidence : combien d'histoires amoureuses agréables vous ont été montrées dans des cinémas, théâtres, ou livres ? En général, une personne n'en connaît pas plus de dix. Et après vous vous étonnez de ne rencontrer dans nos pratiques que des gens essentiellement résignés sur ce qu'ils peuvent obtenir de leurs partenaires sexuels.

Le lecteur de presse à scandale qui achète tous les journaux dès qu'il apprend que Marilynne Monroe s'est fait plaquée, et qui en achète encore plus si elle se suicide.

Les amateurs d'arènes de gladiateurs (devenues guerres télévisées), ou de corridas.

J'illustre mon propos avec ceux qui mangent la chair d'huître avec leurs yeux ; mais je pourrais aussi parler des millions d'Européens bienpensants qui chaque année déferlent en Thaïlande pour sentir avec leur sexe le doux vagin mouillé d'une fille âgée de 12 - 15 ans... thème qui met en évidence non seulement le consommateur, mais aussi le vendeur d'huîtres.

Bref, le mangeur d'huîtres est un gourmet/gourmand qui raffole de ce qu'il y a de plus profond, de plus doux et de plus fragile chez les autres.

Maintenant que le personnage est décelé, je vous laisse continuer cette liste d'exemples. Elle est de toute évidence tellement longue que l'on peut y inclure la quasi-totalité des citoyens de toutes les démocraties, et par voie de conséquence la plupart des personnes qui animent le monde de la psychothérapie.

Pensez aux groupes. Au plaisir de tous quand ils voient un des leurs craquer, s'exprimer, s'ouvrir, se remettre en question, régresser, demander de l'aide... ou faire un premier pas vers la transformation totale. Analysez la qualité de ce plaisir, analysez la déception de tous quand rien de tel ne se passe dans un groupe, et vous verrez qu'il y a du mangeur d'huîtres dans cette solidarité-là.

III : aimer est la recherche d'une forme de résonance entre organismes

Quand je décris un mangeur d'huîtres, qu'est-ce que je désigne avec tant de méchanceté ? L'amour ? Le besoin d'amour ? Une perversion de ce besoin ?

Encore un mot à définir. Le mot amour. Évitions de jongler avec les définitions. Ici le mot amour recouvre surtout ce que les psychanalystes appellent 'relation avec l'objet d'amour'. Spitz (1983, p. 39 - 40) notamment, préfère utiliser le mot 'affect' pour désigner le besoin du bébé d'interagir avec quelqu'un de chaleureux, qui soutienne son envie de vivre, son besoin de contact. L'affect désigne un sous-ensemble de ce qui est désigné par le mot amour : un besoin d'affection, empathie et de chaleur. Pour d'autres auteurs, il peut y avoir des demandes d'amour qui ne sont pas des demandes d'affection ; il ne peut y avoir amour sans une dimension affective.

Le mot 'affectus' a été introduit dans notre pensée au XVIIe siècle, par Spinoza (1988a, 413 - 486) surtout. Selon lui, les errances passionnelles qui peuvent mener aux abus ne proviennent pas du système affectif, mais du système cognitif. L'affect n'a que le cognitif pour évaluer ce qui l'entoure. Aussi une analyse fautive d'une situation entraîne forcément une mobilisation inappropriée des forces de notre organisme (sa définition de l'affect).

Nous savons (Buck 1984, p. 122 - 136), par les travaux de Harlow notamment, qu'une mésutilisation systématique de la vie affective des enfants engendre chez un grand nombre d'entre eux des adultes dangereux pour leur entourage et pour eux-mêmes. Une fois encore

je pourrais être tenté d'appliquer un raisonnement analogue aux mangeurs d'huîtres, et supposer que l'homme commun des démocraties a une relation amoureuse fondamentalement pervertie.

Un tel rapprochement est en fait impossible, dans la mesure où les cas décrits par Harlow sont bien plus mal traités, et ceci d'une façon bien plus systématique, que de nombreux mangeurs d'huîtres.

Je préfère penser que notre espèce n'a pas encore terminé son développement (ce qui est un pari osé), et qu'elle est par conséquent souvent immature. Je ne crois pas que notre système cognitif actuel puisse évaluer autrement que très approximativement des phénomènes aussi complexes que les relations humaines. Je n'ai pas, par exemple, rencontré un couple dans lequel un individu pouvait simultanément, et de façon différenciée, coordonner dans sa pratique, 'nous', 'je', et 'tu'. Pourtant, verbalement cette coordination peut être décrite en quelques phrases.

Essayons de rassembler certains thèmes de cette conférence :

- Thème Spinoza : Notre connaissance dépend, et de capacités individuelles, et d'élaborations sociales, selon des modalités que nous entrevoyons à peine. Il s'ensuit que le développement affectif et la capacité d'aimer de chacun sont forcément immatures. Il s'agit là d'un fait face auquel nous ne pouvons qu'être solidaires, puisque personne ne peut dépasser cette réalité seul.

- Thème anthropologique : Les structures sociales que nous avons engendrées présupposent une vision relativement simpliste de l'individu. Ainsi nous savons que certains individus sont mieux adaptés à (mieux utilisés par...) la petite famille que d'autres. Parmi ces derniers, il y a ceux qui arrivent à s'adapter en payant le prix d'une angoisse si forte qu'ils ne peuvent se réguler qu'en sadisant non seulement eux-mêmes, mais ceux qui l'entourent. Ceux-là sont encore plus mal lotis que ceux qui sont carrément incapables de s'adapter (sauf, peut-être, économiquement). Ils deviennent si fiers de leur difficile adaptation, qu'ils masquent leur culpabilité avec une position hypermoraliste, du genre : j'ai pu, donc tu dois.

Ces deux thèmes, une fois juxtaposés, me mènent à penser qu'une personne éthique est une personne adaptée aux structures sociales dont elle fait partie. À la limite de cette catégorie, il y aurait des personnes apparemment éthiques (apparemment adaptées). Par exemple ce psychothérapeute qui m'avoue n'avoir jamais baisé avec une cliente parce qu'il est parfois impuissant, et qu'il ne veut pas risquer d'engranger des rumeurs qui pourraient nuire à sa réputation.

Dès qu'une personne s'éloigne de cette limite, la culpabilité croît à une vitesse exponentielle, rendant la vie difficile à tous ceux qui ont un système pulsionnel mal adapté à leur environnement social.

Cette culpabilité a) touche au bon fonctionnement du système cognitif (en engendrant des évaluations paranoïaques de son environnement, par exemple), et b) provoque des angoisses énormes qui souvent ne peuvent être régulées que par des actes comme ceux que ce colloque dénonce.

Faire croire à un individu qu'il est seul responsable de l'éthique et de la morale qu'il se voit prendre est en fait :

- 1) augmenter la culpabilité des gens mal adaptés au système
- 2) augmenter les symptômes de cette mal-adaptation
- 3) défendre un système qui se défend en accroissant le cercle vicieux décrit en 1) et 2).

Autrement dit, une approche purement psychologique du problème de l'abus ne peut qu'accroître les problèmes que nous voulons résoudre ; ou aboutir à transformer un individu en fonction de critères purement sociaux... ce qui me semble intenable d'un point de vue éthique. Ce paradoxe est bien connu : plus une personne psychologise plus elle soutient le système dominant (quel qu'il soit). En fait, nous savons très bien, par exemple, que la population des schizophrènes ne contient pas un plus grand nombre de personnes violentes que d'autres populations (Ciompi 1988, 2013).

Ceci implique que le rôle d'une équipe thérapeutique s'occupant de personnes ayant commis des abus est triple :

- 1) Soutenir une action adéquate de la justice.
- 2) Réduire momentanément l'angoisse de la personne, et éventuellement l'inclure dans un groupe thérapeutique. Cette solution, si possible psychothérapeutique, ne répond qu'aux besoins les plus pressants.
- 3) Voir, une fois que la personne est plus centrée, si la personne ne pourrait trouver une manière plus satisfaisante de participer à la dynamique sociale dont elle fait partie. Cette phase ne peut être bien accomplie qu'avec l'aide d'un assistant social.
- 4) Créer un dossier sur les carences de notre système social, révélées par la souffrance de ces personnes (Heller 1990, p. 14), afin de participer à la venue de changements sociaux et légaux adéquats.

Voilà pourquoi il me semble important d'assumer 1) ce que nous sommes, et 2) que notre responsabilité individuelle est collective :

- 1) Mon modèle présuppose que nous sommes tous des mangeurs d'huîtres, mais que plus nous nous sentons maladaptés, plus notre angoisse génère des comportements de mangeurs d'huîtres indigestes pour ceux qui nous entourent.
- 2) Si tant de gens ne peuvent pas survivre honorablement dans le système de la petite famille, c'est que d'autres systèmes doivent pouvoir se mettre en place. Ceci n'est possible que si notre système social est suffisamment souple pour que puisse se former non seulement d'autres modes de vie, mais aussi pour que ceux-ci puissent acquérir des fonctions économiques et anthropologiques utiles à l'ensemble. Reich croyait que l'on pourrait libérer la sexualité sans avoir nécessairement besoin de ces deux composantes (Moscovici 1985, p. 310 - 312). Il fut choqué de voir qu'il ne pouvait y avoir libération des mœurs sans création d'un marché pornographique. Et nous voyons aujourd'hui à quel point les gens sont en manque d'une morale pouvant les guider dans les bouleversements culturels de ces quarante dernières années. Le résultat étant que nous sommes maintenant en train de courir le risque de perdre tous les acquis de la révolution sexuelle, pour n'en conserver que la possibilité donnée au capitalisme de pouvoir disposer d'une main d'œuvre spécialisée devenue plus mobile. Il vaut donc mieux assumer, que créer une plus grande diversité de modes de vie implique la coordination de ces niveaux.

Voilà quelques-unes des raisons que j'ai de penser que même les problèmes les plus individuels ne peuvent se résoudre que dans une coopération mutuelle. Concrètement, c'est pourquoi je ne pense pas pouvoir résoudre tous les problèmes qui peuvent se poser entre ma clientèle et moi sans faire partie d'une association comme celle qui organise ce colloque... c'est-à-dire une association où nous apprenons à mieux nous utiliser, à être mieux utilisés. La recherche d'un modèle social parfait se solde depuis des millénaires par le constat d'une impuissance qui exige par conséquent une variété de contextes sociaux qui puisse encadrer de façon constructive la variété des individus.

J'ai bien pesé mes mots, pour mettre en évidence que par mes propos je ne soutiens pas une forme d'irresponsabilité personnelle. Bien au contraire, en y incluant la notion de solidarité, je prétends être encore plus exigeant que beaucoup sur ce chapitre. Mais comme je sais que ce texte soulèvera quand même cette question chez certains, je vais y répondre de façon plus spécifique, en rappelant certains thèmes sociologiques classiques.

Weber (1990) constate que les pays protestants sont généralement plus riches que les pays catholiques. Sa thèse est que le protestantisme est l'éthique que le capitalisme s'est donnée pour produire des personnes pouvant être motivées par l'argent, par l'épargne⁶, et susceptibles de se responsabiliser à outrance pour sa comptabilité morale et matérielle (comptabilité = capitalisme). Cette compulsion s'est diffusée, en passant par l'existentialisme, dans la thérapie (assume ton trip, mec !) puis dans de nombreuses écoles de psychothérapie. Ici aussi les psychothérapeutes montrent leur méconnaissance des bases les plus répandues de

⁶. Il n'y a qu'à lire les journaux pour voir comme la perte de l'envie d'épargner est en train de mettre en danger tout notre système bancaire.

la sociologie. Durkheim (1990, p. 63, 150 - 173) montre que les populations protestantes engendrent plus de suicides que les populations catholiques, et ceci indépendamment du taux de dépression. Il montre tout d'abord que cette autodestruction peut être expliquée par des facteurs purement sociologiques. De plus, il relie explicitement ce phénomène à la plus grande solitude du protestant face à Dieu. Au Japon aussi (autre grand producteur de suicides), l'individu porte énormément de responsabilités sur ses épaules, bien que cette responsabilité se définisse différemment que dans les pays chrétiens. Cette capacité accrue, de vivre avec une éthique solitaire, rend la main d'œuvre spécialisée plus mobile, plus indépendante de sa tribu d'origine. Ceci a des avantages économiques certains à court terme, mais implique une destruction du rapport anthropologie / régulation personnelle, qui me semble pourtant indispensable pour assurer l'équilibre mental de chacun d'entre nous.

TROISIÈME PARTIE : LA SOLIDARITÉ COMME BASE D'UNE BONNE UTILISATION MUTUELLE ET PAR SOI-MÊME

Richman has stated that the suicidal family is characterised by its closed nature and broken links with social institutions, as with friends and acquaintances. Family members were therefore reduced to seeking within the closed family circle. If this support failed, there was a risk of suicidal action. (Wolk-Wasserman 1987, p. 359)

I : la solidarité pour renforcer un sentiment éthique en devenir

L'empathie nécessaire aux relations en psychothérapie ne peut se composer d'affectivité seulement, parce que cette force est actuellement utilisée avec trop d'immatrité. La pensée humaine est actuellement incapable de proposer une théorie des émotions et de l'amour, incapable de comprendre la fonction de l'agressivité. L'individu est démuné face à ces forces qui néanmoins l'animent quotidiennement, et qui sont sans cesse utilisées par les structures sociales pour l'impliquer dans des causes qui ne sont pas les siennes (Spinoza 1988b, p. 606 - 616 ; Heller 1989, p. 117 - 120).

J'ai rencontré des animateurs de groupes qui me racontent qu'il leur arrive de vendre les fantasmes sécrétés par leurs clients sur certains thèmes (ex. : les vacances) à des agences publicitaires. Un jour, Paul Boyesen (7) m'a fait part de l'analyse suivante : le meilleur moyen que nous avons trouvé pour réguler l'émotivité entre individus et société est l'outil permission / culpabilisation. Une des nombreuses conséquences de cette analyse est l'impossibilité d'inclure l'agressivité dans la relation empathique (il y a trop de culpabilité des deux côtés pour qu'il y ait permission) (Boyesen G. 1987, p. 171).

Ce qui me mène au mot 'solidarité'. Je prends ce mot dans le sens où il est utilisé par Malraux dans *La Condition Humaine* ou *L'Espoir*. Sans cette dernière composante l'outil permission / culpabilité, et les cercles vicieux qu'il engendre ne peut sans doute pas être dépassé, et nous ne pourrions jamais suivre Nietzsche "au-delà du bien et du mal". En quelque sorte, notre mortalité induit l'impression que nous sommes tous des condamnés à mort⁸.

La solidarité implique avant tout que nous nous sentions tous en lien et coresponsables ; que nous intégrions l'immense variabilité des affects et postures morales tout en percevant à quel point cette variabilité est incontournable ; que nous nous acceptions tels que nous sommes : un mélange des dynamiques hétérogènes en devenir. La solidarité'associe aussi à l'impression de participer à un combat commun, nécessaire à chacun... qui implique la mobilisation du guerrier en nous avec le guerrier de l'autre (deux guerriers ne sont pas forcément ennemis...). Autrement dit, une relation tonique entre personnes fait partie du répertoire de la solidarité autant que le partage d'une aimable fragilité.

⁷. Communication personnelle.

⁸ Analyse suggérée par Nicole Clerc, dans une discussion privée à Assens, en Novembre 2016.

Le sentiment de solidarité est notamment crucial, me semble-t-il, pour gérer les contre-transferts en psychothérapie. Si nous percevons d'abord notre client comme un autre guerrier, avec lequel nous luttons pour notre bien commun, nous évitons de nombreux pièges tendus par une relation basée sur l'outil permission-culpabilisation... notamment celui d'assimiler la relation thérapeutique à une relation parent - enfant. Du point de vue où je me place, l'activation d'une relation parent (thérapeute) - enfant (client) comme relation première (plus fondamentale que la relation de solidarité) dans une série de séances évoque toujours chez moi l'hypothèse d'un contre-transfert négatif, et d'un transfert négatif du thérapeute sur le client. Par exemple, un thérapeute est jaloux de voir son client régresser à l'état de bébé alors qu'il a le sentiment de ne pas l'avoir suffisamment fait dans sa propre thérapie. Le thérapeute souffre souvent de ces situations dans sa vie privée, alors que le client en ressent rarement les conséquences.

De même, sans une notion comme la solidarité, je ne vois pas comment gérer les sentiments sexuels qui surviennent inévitablement en cours de thérapie autrement que par la culpabilité (chez le thérapeute aussi bien que chez le client) ... ce qui ne peut déboucher que sur des permissions de toutes sortes. Si le sentiment de solidarité avec un client est impossible, il faut envisager trois possibilités, et seulement trois :

- 1) La création de ce sentiment est le premier but de cette thérapie, et aucun autre sujet ne peut être réellement abordé avant que ce but ne soit atteint,
- 2) le client est inaccessible à la thérapie.
- 3) Le thérapeute ne peut pas travailler avec ce client.

Sans solidarité, en effet, la relation thérapeutique ne peut que déboucher sur des mésutilisations réciproques.

II : des mangeurs d'huîtres solidaires

Un des thèmes sous-jacents de cette conférence est le suivant : accuser quelqu'un d'immoralité, ou expliquer son comportement d'abus par sa structure caractérielle revient pratiquement au même. Dans les deux cas, un comportement est expliqué par des phénomènes intrapsychiques, notamment sa capacité de gérer son angoisse ; et il est laissé seul devant les conséquences de toutes les causes déversées en lui. Or, le psychothérapeute a justement pour mission d'enseigner au patient qui arrive, portant seules ses expériences passées, une façon différente de les gérer (Boyesen P. 1991, p. 27 - 30).

J'aimerais maintenant aller plus loin, et montrer que l'analyse caractérielle a aujourd'hui comme fonction première d'empêcher que s'installe en psychothérapie une relation basée sur la solidarité. Autrement dit, l'analyse caractérielle ouvre la voie à toutes sortes de mésutilisations en psychothérapie, et du client et du thérapeute.

Un premier point important. Distinguer l'analyse caractérielle de Reich et Abraham, de celles de Lowen, Baker ou Kernberg. Chez Reich, il s'agit surtout de mettre au point un outil permettant au thérapeute d'aborder concrètement la complexité de chaque individu de façon dynamique. Tel est aussi, me semble-t-il, l'utilisation qu'en font Gerda Boyesen et Paul Boyesen. Par contre Lowen met au point une caractérologie qui permet de réduire la complexité de l'individu à ce que le thérapeute le plus bête peut comprendre. Ce n'est pas pour rien que Reich n'a jamais essayé d'esquisser une caractérologie complète, et qu'il a très vite trouvé d'autres sujets plus importants. Ce qui me choque, ce sont des propos comme celui de proposer que toutes personnes qui a de larges épaules et des petits pieds sont des psychopathes. Nous sommes là dans un système insultant d'attributions, souvent accompagnées de sourires charmants.

Un des aspects les plus destructifs de l'analyse caractérielle apparaît dans de nombreuses discussions collégiales, où l'on utilise un 'diagnostic' comme mode de disqualification de l'autre : untel doit être borderline pour parler ainsi... Ce genre de procédé me fait penser à un autre. Soit deux collègues utilisant deux méthodes de traitement concurrentes : Mr A et Mme B. Je travaille avec A, et couche avec B. A ne sait pas que je connais B. Pour la disqualifier, il essaye de me convaincre que B est lesbienne... comme si ce qualificatif - même s'il est vrai - changeait quelque chose aux qualifications de B.

Mais le phénomène est encore plus sournois. C a un ami D. D est psychothérapeute, ou a été en psychothérapie. C est bluesy... sa copine l'a plaqué, et il a perdu son boulot. Bref tout va mal. C va causer avec D. Le premier soir ils trinquent. C parle, D écoute. Le deuxième soir ils trinquent. C et D discutent. Le troisième soir ils trinquent. Mais D est épuisé. Il travaille. C empêche D d'être seul avec sa femme. D dit à C : tu déprimes... va voir un psychothérapeute. Le quatrième soir D refuse de trinquer avec C.

Comment se réglait ces problèmes avant l'existence des psychothérapeutes ? Comment se règlent-ils dans des contrées comme les Highlands d'Écosse, où la population est trop peu dense pour rendre notre profession rentable ?

Et voilà que nous retrouvons notre mangeur d'huître. Un mangeur d'huîtres qui a peu de chaînes de télévision à sa disposition, pas de cinémas... et qui n'a toujours pas acheté un lecteur vidéo. Il n'a donc que quatre plats à sa disposition : des huîtres véritables (ainsi que la chasse et la pêche), parfois des livres, l'amant(e) et les amis. Ce mangeur d'huîtres associe ce penchant avec un sens de solidarité.

L'autochtone n'est souvent pas riche, mais il n'arrive pas à délier sa langue sans quelques verres de whisky. Ce soir-là, A se sent l'envie de causer. Il prend une bouteille de whisky. Autour du village beaucoup se connaissent (en bien comme en mal). A va voir B. Il montre qu'il a emmené une bouteille avec lui. B s'en cherche une. Ils s'attablent, parlent et boivent chacun de sa bouteille.

Puis A part avec sa bouteille, et va voir C... bientôt les problèmes de A deviennent le feuilleton de la région, que tout le monde commente au pub. Ce feuilleton à un avantage sur celui de la télévision : chaque mangeur d'huître peut agir, conseiller, etc. J'observe alors un phénomène analogue à celui des téléspectateurs tout contents d'envoyer des denrées en Roumanie, pendant les fêtes de Noël.

C'est ça se connaître, être solidaire avec ce que l'on est : trouver la fonction de chaque partie de nous. Le besoin d'huîtres est ce qui produit l'énergie nécessaire à la solidarité. Ce n'est que dans certains cadres sociaux que le mangeur d'huître, privé de sa fonction finit par devoir se nourrir de n'importe quoi pour survivre (comme demander aux médias de transformer le monde en arène de gladiateurs si elles veulent demeurer rentables).

Le monde de la psychothérapie, en récupérant le besoin de se confesser devant autrui dans son marché, a tué en nous le plaisir de discussions intempestives chez les amis, pendant lesquelles nous refaisons nos vies... et parfois le monde. Pendant ma conférence, j'ai demandé aux personnes présentes combien d'entre elles ont (re)lu Dostoïevski depuis le début de leur thérapie. Zéro mains se sont levées. Les personnes lisent aussi peu les poètes... mais lisent des livres sur la psychothérapie ou la spiritualité.

Il y a dans tout cela une erreur de perspective, que nous ne pouvons pas continuer à renforcer, malgré la passion que nous pouvons ressentir pour notre métier. Il y a quelques années plusieurs formateurs de nos écoles se sont sentis déchirés par le processus d'individuation de Paul Boyesen face à Gerda Boyesen. En Allemagne, certains sont allés chez des animateurs de groupes venant d'autres écoles de psychothérapie, pour chercher de l'aide. Mais une fois dans le groupe, par fidélité, certains n'osèrent pas dire que leur état de détresse était dû à ce qui se passait en psychologie biodynamique. Ils trouvent le compromis suivant : ils déchargent leur colère et leur tristesse sur des coussins... qu'ils appellent à haute voix 'papa' ou 'maman'.

Il y a là encore un exemple de mésutilisation de personnes par le champ dans lequel nous travaillons, en changeant les perspectives de ce qui est important dans notre vie. Un thérapeute ne doit jamais être plus protégé que nos parents, nos amis personnels, notre femme ou notre homme, nos enfants.

Cette formulation n'est pas tout à fait exacte. Elle et mérite d'être reformulée. Il n'y a pas un champ de la psychothérapie qui prend la décision de mésutiliser patients et thérapeute. Mais il y a des dynamiques qui se mettent en place, sans que personne ne sache vraiment comment, qui mènent à des effets néfastes pour certains tout en soutenant d'autres personnes. Dans certains cas ce sont les pervers qui bénéficient de ces régulations inconscientes, pas toujours voulues. Dans d'autres cas, ces régulations étaient « voulues », mais leurs effets n'est pas seulement ce qui était recherché.

III : chacun est différent des autres, à chacun de trouver autour de lui une façon aussi constructive que possible de se recalibrer

La vie est difficile. Le citoyen a des problèmes. Souvent, ces problèmes ne sont pas produits par de la psychopathologie. Le citoyen a le droit d'avoir un cadre de vie dans lequel il peut trouver une forme d'aide appropriée pour le soutenir. Il ne peut pas tout comprendre. Les institutions ont le droit de ne pas avoir trouvé la solution. Nous ne pouvons que chercher ensemble un devenir plausible, constructif et encourageant. La psychothérapie a comme fonction de nous aider à renforcer notre capacité de garder les rênes de notre avenir autant possible. L'échec fait partie de cette dynamique, comme les réussites partielles ou même – parfois – totales. Par contre la psychothérapie n'est pas là pour infantiliser les citoyens. Une personne doit travailler, vivre avec sa famille, trouver du temps pour sa vie morale et corporelle, et n'a plus le temps pour que se maintiennent ces liens qui font que l'on fait partie d'un microclimat culturel. Autrement dit, quand quelque chose va mal, la seule personne à qui l'on peut s'adresser est le psychothérapeute, une ou deux heures par semaine. Les amis, le théâtre, les poètes... ça demande bien plus/trop de temps. Dans un tel contexte, il ne faut pas s'étonner si la Suisse a un des plus hauts taux de suicide au monde.

Un client vient me voir parce qu'il n'arrive pas assumer qu'il aime deux femmes. Une cliente parce qu'elle n'a pas encore pu faire le deuil de son père. Une autre parce que le père de son enfant la laisse seule avec son nouveau-né, sans soutien financier. Un autre parce qu'il ne trouve plus de travail.

Ces problèmes existent depuis toujours. Ils provoquent souvent des recalibrations de notre façon d'être qui nous permettent de retrouver un nouvel équilibre, et parfois ils débouchent sur des solutions attrayantes. Les rituels d'un microclimat culturel et des discussions avec les proches peuvent nous aider à élaborer une 'morale pratique' relativement constructive.

Il est vrai que ces problèmes réveillent et/ou révèlent des dimensions du psychisme sur lesquelles la psychothérapie a beaucoup à dire, et pour lesquelles elle peut parfois beaucoup. Ce qui ne veut pas dire que ces dimensions sont la cause de ce qui se passe, où que la mise à jour de ces dimensions suffise. Il me semble que la vraie question, ici, pour le psychothérapeute, est paradoxalement une question sociale : pourquoi avez-vous besoin de moi pour régler cela ? En cherchant à répondre à cette question, nous arrivons irrémédiablement à un nœud dans la vie de nos clients : pourquoi n'arrivent-ils pas à se réguler dans le milieu où ils vivent ?

Cette question est particulièrement pertinente lorsque votre client fait partie d'une famille où il y a abus, où lorsqu'il s'agit d'une personne qui vient vous voir parce que son précédent thérapeute l'a abusée (elle aurait très bien pu aller voir la police, ou l'association des psychothérapeutes dont se réclame son ancien psychothérapeute, ou tenter un procès...). Ces abus isolent presque toujours les personnes impliquées des mécanismes sociaux qui pourraient les soutenir. Pensez aux nombreuses femmes ayant vécu une relation incestueuse dans leur enfance, et qui ont choisi de garder le secret (certaines sont les cas fondateurs de la pensée de Freud). Elles sont tellement soulagées de pouvoir enfin en parler, que parfois elles communiquent sur leur vécu dans tous les meetings et émissions de télévision qui les sollicitent.

Ce qui nous mène à la distinction suivante :

I : Si je prends le rôle de celui par qui un problème peut être résolu :

- 1) je prends un rôle de guérisseur,
- 2) j'accepte que la psychothérapie remplace certaines formes de régulations sociales,
- 3) je participe à la création de liens de dépendances qui rendent effectivement certaines thérapies interminables.

II : Si je postule que le but de la thérapie est d'aider quelqu'un à pouvoir de nouveau se vivre, dans sa complexité et dans sa réalité avec d'autres, de façon à trouver une façon d'être qui renforce :

- 1) je ne me présente pas comme pouvant être le seul guérisseur possible,
- 2) j'inscris mon apport dans un processus plus global,

- 3) je milite pour la construction de mécanismes sociaux nécessaires au bien-être de chacun,
- 4) je n'utilise pas le malheur d'autrui pour renforcer le pouvoir de ma profession,
- 5) et j'ai l'impression de m'adresser directement à un des nœuds principaux qui emprisonnent mes clients.

Très souvent, une telle démarche nous mène tout droit vers les méfiances et résignations profondes qui nous font penser qu'il est impossible d'être aidé par autrui.

Le nœud auquel nous arrivons ici est la dynamique affectivité - raison - lois, sur laquelle Spinoza (1988c, p. 919 - 930) et Hume (1984) ont écrit tant de belles choses.

Très souvent l'abus est décrit par les psychothérapeutes que j'ai entendus en France comme une transgression de LA LOI... perçue comme une série de décrets immuables, des sortes de tabous incontournables. Ce genre de formulations montre une fois de plus la méconnaissance quasi totale que nous avons de la littérature sociologique et de l'histoire. Affectivité, raison et lois (ou coutumes chez Hume) sont en perpétuelle interaction, se dynamisent mutuellement, et se transforment ensemble sans que nous sachions vraiment comment... d'où la difficulté que nous avons d'assumer comment nous participons à cette dynamique. (Kolb 1990, p. 32 - 38)

Vu sous cet angle, l'abus n'est pas vraiment une transgression, mais un malheur profond causé par une désarticulation systémique. Ce sont ceux qui abusent, qui fossilisent la loi en une épée de Damoclès (un des vecteurs qui provoque cette désarticulation, justement).

Un père qui commet des abus sexuels de façon régulière avec une de ses filles utilise la loi (celle qui exige que l'on obéisse au père) pour devenir un hors-la-loi (ce qu'il sait, puis vit publiquement dès s'il est 'découvert'). Il assouvit un désir et devient un être de plus en plus solitaire, aux abois, vide et rigide. Quant à sa raison, elle fuit sa maison devenue un enfer pour essayer de survivre au travail ; puis revient néanmoins en fantôme dans son lit pour hanter ses nuits, et le ramener à cet acte qui l'isole. Une désarticulation analogue se retrouve chez les personnes abusées, et chez celles qui ont 'fermé les yeux' (notamment un bon blocage oculaire).

Il est possible qu'une telle désarticulation soit la conséquence d'un trou noir qui s'est formé dans l'inconscient d'un individu. Mais les situations d'abus montrent aussi que ce trou noir n'a pu se matérialiser que grâce à la complicité de tout un milieu. Notamment quand tous ceux qui participent ou savent, se comportent "comme si rien ne s'était passé" (Ferenczi, cité dans Haynal 1991, p. 37). C'est donc bien au niveau de l'articulation entre affects individuels, connaissances assumées de ce qui se passe et de ce qui peut être fait, et maniement des lois dans un microclimat culturel que se situe le nœud de problèmes comme l'abus (Haynal 1991, p. 40). Allons plus loin. Dès que vous admettez que le nombre d'abus est suffisamment répandu pour qu'il soit incrusté dans des dynamiques culturelles, il devient raisonnable que certaines cultures favorisent tacitement une mise en solitude de certaines familles qui risquent d'exploser, en augmentant la probabilité qu'un abus augmente sa cohésion (par le secret).

La plupart des sociétés fonctionnent comme une usine. Cette dynamique est considérée comme la moins pire possible. Une usine génère forcément un certain pourcentage de produits avariés. Cette situation est si connue qu'en statistique elle joue le même rôle que les problèmes de robinets en mathématique. La question que je pose avec cette conférence, c'est comment agir humainement quand, en tant que membres de cette société, et en tant que 'réparateurs psychiques', nous nous trouvons face à un de ces produits, au fait que tous systèmes éducatifs s'attendent à un pourcentage « d'accidents ». La réponse pleine de bon sens de l'industriel est de jeter ce produit à la poubelle, et de l'inscrire dans la comptabilité comme perte prévue. À l'autre extrême, nous avons l'artisan qui dépense une fortune pour essayer de réparer cet objet ; ou l'idéaliste qui propose un changement de toute la machinerie centrée autour de ce cas. Le psychothérapeute, me semble-t-il, agit forcément à court terme, tout en visant plus loin ; aussi cherche-t-il un équilibre qui tienne compte de l'ensemble de ces possibilités, avec un minimum de découragement et de résignation.

CONCLUSION

Dans cette conférence j'ai essayé d'esquisser non seulement une approche possible des cas d'abus, mais plus généralement une approche psychothérapeutique qui tienne, et intègre réellement la dimension sociale.

Très souvent en psychothérapie, nous figeons le cadre afin de pouvoir nous concentrer sur la dimension affective du vécu de notre patient... d'où l'impression que nous avons d'observer des phénomènes purement intrapsychiques. Lorsque l'on retrouve cette impression dans notre théorisation, nous pouvons être sûrs que cette théorisation a oublié de prendre en considération le gel initial du cadre, et que "l'inconscient est situationnel » (Boyesen P. 1987). Dans la vie courante, le cadre est aussi dynamique que les sentiments des gens qui l'habitent. C'est de cette dynamique entre vies physiologiques et cadres que jaillissent nos sentiments, et la structure des jaillissements de vies individuelles, qui engendrent le dialogue entre soma et culture.

Solyom Utca
Budapest
30 juin 1991

BIBLIOGRAPHIE

- Boyesen G. 1987 : Transference in biodynamic psychology. *Adire*, n. 2-3, p. 171 - 178.
- Boyesen J. 1987 : Éros et amour dans la relation de transfert. *Adire*, n. 2-3, p. 93 - 110.
- Boyesen P. 1987 : Transfert et projection en psychothérapie. *Adire*, n. 2-3, p. 235-243.
- Boyesen P. 1991 : L'analyse psycho-organique. Dans le manuel d'enseignement de l'école française d'analyse psycho-organique, tome 1.
- Buck R. 1984 : The communication of emotion. New York : The Guilford Press.
- Ciompi L. (1988). *The Psyche and Schizophrenia*. Cambridge (Mass): Harvard University Press.
- Ciompi, L. (2013). *Soteria Berne. Un centre de crise pour jeunes schizophrènes*. In Lecomte Y., Maqueda, F. (eds), *actualité des communautés thérapeutiques* : pp. 195-221. Paris : Ed. érès.
- Cohen L. 1988 : Everybody Knows. Dans *I'm your man*. CBS 460642 2.
- Deleuze G. 1981 : *Spinoza. Philosophie pratique*. Paris : éditions minuit.
- Durkheim E. 1990 : *Le suicide*. Paris : Quadrige, presses universitaires de France.
- Haynal A. 1991 : *Psychanalyse et science face à face*. Meyzieu : Césura Lyon édition.
- Heller M. 1987 : Le transfert : Psychologie sociale, psychologie cognitive, et psychothérapie. *Adire*, n. 2-3, p. 93 - 110.
- Heller M. 1989 : *Deflux et contre-transfert*. *Adire*, juin, n.4, p. 99 - 132.
- Heller M. 1990 : Présentation de ce volume sur la thérapie psycho-corporelle face à la mort. *Adire*, février, n.5, p. 5 - 18.
- Heller M. 1997. *L'ombre parentale et le complexe d'Œdipe*. *Adire*, n.13, Juin: 201 – 236.
- Hume D. 1984 : *A treatise of human nature*. London : Penguin books.
- Kleinman A. 1986 : *Social origins of distress and disease. Depression, neurasthenia and pain in modern China*. New Haven : Yale University Press.
- Kolb D. 1990 : *Postmodern sophistications*. Chicago : The university of Chicago press.
- Lowen, A. 1975. *Bioenergetics* . New York : Coward, Mc Cann & Geoghegan, Inc.
- Moscovici S. 1985 : *L'âge des foules*. Bruxelles : éditions complexes.
- Schurmans D. 1988 : Réseau symbolique et changement culturel. *Antropologia medica*, n.4 .
- Spinoza B. 1988a : *L'Éthique*. Dans *Oeuvres Complètes*. Paris : Bibliothèque de la pléiade, Gallimard.
- Spinoza B. 1988b : *Traité des autorités théologique et politique*. Dans *Oeuvres Complètes*. Paris : Bibliothèque de la pléiade, Gallimard.
- Spinoza B. 1988c : *Traité de l'autorité politique*. Dans *Oeuvres Complètes*. Paris : Bibliothèque de la pléiade, Gallimard.
- Spitz R.A. 1983 : *Le non ou le oui. La genèse de la communication humaine*. Paris : Bibliothèque de psychanalyse. Presses universitaires de France.
- Weber M. 1990 : *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*. Paris : Plon.
- Wolk-Wasserman D. 1987 : *Contacts of suicidal neurotic and prepsychotic/psychotic patients and their significant others with public care institutions before the suicide attempt*. *Acta. psychiatr. scand volo. 75*, p. 358 - 372.